



SEANCE DU 04 février 2014.
Restitution de l'intervention de :
Philippe Mengue

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : Un monde sans erreur (deuxième partie)

Durant la première séance je n'ai cessé de me référer implicitement à la philosophie de Nietzsche : j'ai démarré ce cours sur l'erreur en le reliant immédiatement à la volonté de savoir, ceci est le premier point, et cette volonté de savoir est un thème éminemment Nietzscheen, en ce sens que toute la philosophie de Nietzsche est et se veut une généalogie, c'est à dire la possibilité de rendre compte de l'évolution historique de quelque chose, comme ce savoir, et surtout de la volonté de savoir.

Nietzsche a écrit un grand livre qui s'appelle « *La généalogie de la morale* » et dans la troisième partie de cet ouvrage, vous avez de nombreux passages sur tout ce qui est au centre, à savoir cette volonté de vérité. Nietzsche interroge principalement par toute son œuvre, ce qui fait que le savoir, la science, prennent une place hégémonique dans la connaissance, à partir principalement du XVII^{ème} siècle. Avec l'évolution des physiques mathématiques, l'évolution des mathématiques elles mêmes, le cogito de Descartes enregistre cette dimension de la science et par conséquent à partir du XVII^{ème} avec Kant, Descartes, Hegel, nous avons la constitution, l'ambition de rapporter nos connaissances à des savoirs objectifs et si possible à des sciences.

Le deuxième thème éminemment Nietzscheen, que j'ai développé la fois précédente, c'est le rôle positif, fécond de la science. On avait vu ça principalement avec l'épistémologie de Karl Popper, le rationalisme critique, qui montrait la fécondité dans la recherche scientifique, rôle positif au niveau de la recherche d'une falsification possible des théories, des hypothèses des conjectures qui sont celles des savants, donc c'est par la recherche de l'erreur que le savoir progresse. L'erreur, au lieu d'avoir le statut négatif que l'on trouve dans la philosophie classique, obtient une valeur positive.

Et enfin le troisième grand thème de Nietzsche, c'est la séparation, la distinction, le décollage entre le savoir et la vérité. Pour montrer la fécondité de ce thème, j'avais pris Lacan, sa théorie psychanalytique, la théorie du sujet ; avec lui on avait vu comment à côté du savoir on doit faire une place très importante à la vérité.

Et tant que le sujet se constitue dans un rapport à la vérité ou au réel et que c'était ce rapport constitutif de la subjectivité humaine en tant que telle, voilà ce que l'on avait principalement dégagé. Donc par ces trois thèmes, j'étais déjà dans la philosophie de Nietzsche puisque nous allons immédiatement les retrouver.

La grande thèse de Nietzsche concernant la volonté de savoir et la question de l'erreur, c'est que le savoir, la connaissance, c'est une invention. Alors si c'est quelque chose qui se fabrique, que les hommes inventent au cours de leur histoire, ça veut dire qu'il n'y a pas en eux la faculté spontanée et naturelle pour connaître, il n'y aurait pas quelque chose comme la raison.

Dans la raison Kantienne ou celle de Descartes ou même de Platon, c'est avant tout la faculté de connaître que l'on pose comme constitutive de l'esprit humain. Donc si c'est une

invention, elle a été faite à partir de ce qui n'est pas la connaissance ;elle serait faite à partir d'autre chose, en tous cas elle n'était pas là, elle ne se précédait pas elle même, elle est construite et inventée avant la connaissance.

Un des textes célèbres des années 1870 de Nietzsche, s'appelle « *la vérité et le mensonge au sens extra moral* », dans ce texte il y a ce célèbre passage où Nietzsche invente (*fictionne*), il nous fait une fable, qui se déroule de la manière suivante :

- Dans un coin retiré de l'univers, des êtres ont inventé quelque chose comme la connaissance. Et cette invention de la connaissance aura duré le temps qu'ils s'aperçoivent que leur connaissance, n'était pas véritablement une connaissance de l'être, mais ce coin reculé de l'univers s'étant figé et refroidi, la connaissance elle même a disparu comme s'il ne s'était jamais rien passé. Vous voyez cette idée Nietzscheenne, que par rapport au réel, à la réalité, la connaissance est une fiction, une invention et donc une falsification de ce réel.

Qu'est ce qu'il veut dire par là ? Et bien que le réel, ce qui est, est au delà de toute prise par notre faculté de parler, de raisonner, que nous avons peu à peu réussi à constituer. Le réel est composé d'un flux héraclitéen où il n'y a aucune permanence, aucune fixité, aucune identité, hors pour nous, penser c'est faire des égalités, des mathématiques, c'est arriver à stabiliser ce flux et poser des identités. Mais ces identités que nous posons, ne serait ce que par les mots que nous utilisons , et que j'utilise en ce moment « *c'est une table, un micro* », ces identités sont des approximations, sont des schémas dont nous avons besoin pour nous repérer dans la réalité en elle même et par elle même, fluctuante qui ne contient rien de stable, qui est en mouvement, fluence, changement permanent.

Donc pour vivre avec le langage que nous avons, les significations que nous avons qui sont des stabilités, des identités, cette idée de table, les tables changent, elles sont variables, petites, grandes, de telle ou telle couleur, faites de telle ou telle matière, mais c'est toujours une table, donc le concept de table lui est caractérisé par l'identité à soi, par ce que Platon appelait les idées, idées qui sont par rapport au flux, permanentes, changeantes, c'est un désordre, un chaos, flux chaotique qu'est l'univers, qui est la réalité.

Quand nous parlons, nous fixons, nous stabilisons, et quand nous pensons, comme nous pensons avec des mots et des concepts, ces concepts ou ces idées sont des stabilités. Du coup entre l'idée et la réalité du réel, il y a une falsification du réel, c'est ça la connaissance humaine, elle est une falsification permanente de la réalité.

Et nous falsifions parce que nous en avons besoin, c'est utile. Certes tous nos concepts, toutes nos idées sont des erreurs, mais ce sont des erreurs utiles, des falsifications qui nous sont utiles pour vivre. Si nous n'imposons pas à la réalité ce minimum de stabilité, nous ne pourrions pas nous retrouver en elle, nous orienter et satisfaire les besoins vitaux qui sont le nôtres.

On voit de par cette théorie que l'erreur, ce n'est plus comme avec Popper où l'on recherchait l'erreur pour voir si la théorie résistait à la falsification. Quand la théorie ne résiste pas c'est une erreur quand le réel dit "*non*", ça c'est sur ; maintenant que nos théories soient vrai, c'est autre chose, puisque nous ne sommes jamais assuré qu'il y ai une correspondance entre nos concepts et la réalité. Mais là on est un cran plus loin, maintenant c'est tout le savoir humain qui est tissé d'erreurs, qui est constitué par ces erreurs utiles qui lui sont nécessaires pour vivre, sans erreur, la vie est impossible.

Donc vous voyez bien que par rapport à ce schéma, la raison ça n'existe pas, la connaissance c'est une invention, il n'y a pas en nous quelque chose comme la raison, c'est à dire une faculté naturelle qui nous conduirait à la vérité.

Donc le schéma classique, on a la connaissance et cette connaissance est d'emblée orientée vers la vérité. La vérité par la connaissance est conçue comme une accommodation, une adéquation, mais il y a une harmonie : nos facultés sont bonnes, puisqu'elles nous conduisent à la vérité. La raison nous conduit à la raison des choses, on finit par trouver en elle leur explication, peut être nous conduit-elle à la raison suprême, c'est à dire Dieu.

Donc tout ça marche bien, il y a une belle harmonie, nos facultés sont dans l'ensemble bonnes, mêmes si elles se trompent, même s'il y a erreur, l'erreur c'est autre chose ; c'est ce qui tombe, un petit "cas", une chute (une petite m...), c'est ça l'erreur, si ça se passe bien ça nous conduit à la procédure de connaissance et à la vérité.

Avec Nietzsche, ce n'est pas pareil : la connaissance est d'emblée tissée d'erreurs. Le réel tout nu, c'est invivable, insupportable ; il faut le recouvrir d'un tissu, un tissu tissé d'erreurs, erreurs vitales. Nos concepts, tout ce dont nous avons besoin, donc la connaissance, est en rapport avec l'erreur ; du coup par opposition à ce schéma là, maintenant c'est la vérité qui va être indépendante du savoir.

Il faut bien que nous posions quelque chose comme vérité, car comment pourrais-je savoir que l'erreur est une erreur, si je n'avais pas l'idée d'une vérité. Pour reconnaître comme faux ou en décalage le savoir, il faut que j'ai un accès à la réalité, ce que j'ai fait tout à l'heure en vous disant que le réel est un flux permanent, changeant, chaotique etc...

Donc on peut dire que notre affaire se complique, nous avons trois sœurs de vérité :

- Nous avons la **vérité erreur**, la vérité utile, le "vrai" de notre point de vue, le vrai du pragmatisme, l'action qui vise au "pragma", à l'utile.
- Et puis nous avons, pour pouvoir mettre des guillemets à vrai, c'est à dire c'est du « vrai » mais pas tout à fait « vrai », il faut bien qu'il y ait un accès à une vérité. C'est ce que Nietzsche avait développé dans sa première grande œuvre « *la naissance de la tragédie* ». Là vous avez la **vérité tragique**, qu'il mettait au compte de Dionysos, ce Dieu Grec, ce symbole, cette fiction imaginaire du Dieu Dionysos. Et cette vérité qui transparait non pas dans la science, non pas dans la philosophie, non pas dans nos morales, mais dans l'art tragique en tant qu'il expose, qu'il nous fait accéder à un aperçu du réel dans sa fluence et son non sens. Dans l'impossibilité de comprendre son désordre, son chaos, ça nous fait une deuxième vérité ; il y a donc le vrai de l'erreur utile dont sont tissés nos savoirs, la vérité tragique.
- Et puis il va y avoir la **vérité métaphysique**, c'est à dire la vérité telle que vous la trouvez dans la philosophie, dans toute l'histoire de la philosophie. En particulier avec Platon, qui consiste dans une opération d'outrance, qui est l'excès, l'exagération, le renforcement de ce qu'est la connaissance, c'est à dire un processus de stabilisation, d'identification.

Mais on va pousser les choses encore plus loin, on va dire que le réel ultime, l'être, l'être vrai, l'être véritable repose dans son identité à soi qu'on appelle la métaphysique. Comme philosophie de l'identité et donc évidemment une philosophie qui sera celle de Nietzsche, de Deleuze. Philosophie de la différence, pour Nietzsche, ici, la métaphysique ce n'est qu'une outrance, un gonflement de ces procédures de connaissances pratiques, pragmatiques, mises en œuvre pour arriver à subsister. Mais on exagère, on pousse le trait beaucoup plus loin, on en arrive à concevoir l'ensemble de l'être, de la réalité comme étant sur le modèle des idées, des raisons ultimes, avec ou sans Dieu, mais c'est pareil, il y a une rationalité interne au réel.

C'est l'idéalisme ou le rationalisme qui structurent la philosophie : voyez pourquoi Nietzsche peut dire que, certes Dieu est mort, c'est lui qui l'a déclaré, mais enfin c'est comme si il n'était pas mort, puisqu'il est toujours là. Il s'est réfugié dans la connaissance, dans le savoir, dans la science, puisque qu'est ce Dieu sinon l'ultime, la rationalité profonde des choses et du réel.

Voilà ce que l'on peut entendre par Dieu pour le philosophe : ce n'est pas une croyance, une confession. Il s'agit de Dieu comme concept philosophique, et donc dit Nietzsche, Dieu est mort, mais il reste son ombre. Le reste de Dieu, son corps s'étend sur l'occident pour des millénaires encore et ces ombres de Dieu, nous les trouvons dans la science et dans les principes du monde structuré de nos sociétés avec le droit, les droits de l'homme, la laïcité etc... Voilà les ombres de Dieu.

Du coup vous voyez bien que ce qui va être intéressant dans la philosophie de Nietzsche, c'est l'articulation entre les trois sœurs de vérité, le vrai pragmatique, le vrai de l'idéalisme philosophique et la vérité tragique, comme intuition qu'avaient les Hellènes du fond chaotique, du monde désordonné, de l'absence de sens radical qu'apportait la tragédie grecque, qui a été

refoulé par le rationalisme de Socrate, d'où les attaques de Nietzsche contre Socrate et Platon.

Voyez ça s'articule : pour vivre il faut une vérité utile ; pour conforter cette vérité utile, il faut masquer le réel du non sens de la vérité tragique, le refouler, le recouvrir. Et quel est ce voile ? Et bien c'est la vérité métaphysique conçue par toute l'histoire de la philosophie sous ses différentes formes.

Qu'est ce qui est premier ? C'est l'erreur, le mensonge, vérité mensonge dans le sens extra moral, c'est à dire le mensonge, comme l'erreur en tant que constitutif de la vie.

Ce mensonge, cette possibilité de fiction, cette possibilité de recouvrir le non sens, Lacan, Freud diraient le fantasme, chez Nietzsche, c'est l'art dans toutes ses dimensions. L'art est une fiction, un mensonge qui nous permet d'échapper momentanément à la douleur de l'existence aux souffrances de la vie, à ses déchirements, ses contradictions, son absence de sens ultime.

Au sein de l'art qui développe, qui aurait même cette faculté, d'intention de mensonges, nous avons les philosophies, les religions, les mythes. Et puis à l'intérieur de ça, il s'est constitué des procédures spécifiques que nous appelons le savoir scientifique et la science.

Donc ici voilà un bref aperçu de la place de l'erreur qui est constitutive dans la philosophie de Nietzsche. Quelle éthique politique peut on proposer à partir d'une telle vision ? Et bien ce que Nietzsche donne peut être, c'est la possibilité, la liberté de déconstruire, puisque tout ce à quoi nous tenons, que nous posons comme étant vrai, réel, juste (les droits de l'homme, la liberté, l'égalité sur le plan moral et politique), tous ces concepts sont à la fois faux et en même temps nous en avons besoin. Donc la richesse d'une philosophie comme celle de Nietzsche et qui sera aussi celle de Derrida et celle de Foucault, c'est :

- Premièrement, de nous dire « *attention ce ne sont que des concepts relatifs dont vous avez besoin à un moment de votre histoire quand vous pensez réguler votre société* » Nietzsche voulait écrire un livre qui s'appelle « *la volonté de puissance comme renversement de toutes les valeurs* ». Mais attention au renversement, puisque Nietzsche nous dit que l'on ne peut pas vivre sans croire, sans poser un minimum de valeurs stables, de référents, on va dire universels, comme les droits de l'homme par exemple. Mais ça, il ne faut pas y croire comme un absolu, sinon vous tombez dans la métaphysique. Une politique métaphysique qui va fonder une morale métaphysique avec, et c'est ça qui est embêtant, un caractère de nécessité absolue, une évidence ; si vous remettez ça en question vous êtes absolument horribles.

Donc cette philosophie est la liberté de la pensée à l'égard de tout ce qui s'impose, que l'on nous impose et que nous nous imposons ; pas forcément le capitalisme, que nous nous imposons comme étant des vérités intangibles, il n'y a pas de vérités intangibles, ce ne sont que des erreurs. Mais comme on le sait, comme on ne sait pas, on y croit, on adhère. Certes on a des doutes, mais si on n'y croit pas du tout et qu'on en reste à la question purement virtuelle, on va être dans une errance complète. Lacan avait intitulé un de ses séminaires « *les non-dupes errent* » (nom du père), ça veut dire que ceux qui ne sont pas dupes, un minimum, sont dans l'errance, l'errance complète que Nietzsche appelait un nihilisme radical, assortie d'une désespérance et d'une réduction de la volonté à sa propre auto disparition ; son propre auto-effacement, qui est volonté de rien, nihilisme, mais comme dit Nietzsche, volonté de rien c'est encore une volonté, et c'est ce dernier résidu, cette dernière trace un peu vivante de volonté qui est en nous.

La morale de Nietzsche, ou sa politique, au delà de ce que certains parti politiques comme le parti national socialiste ont voulu utiliser à leur profit, la véritable morale de Nietzsche, se trouve à mon avis dans cette idée qu'il y a un minimum de croyance et que l'on ne peut pas s'en passer. La seule chose que l'on peut avoir c'est une certaine modération par rapport à ces croyances : on ne peut pas être complètement dupe, ni non plus sombrer dans l'errance complète et le désespoir du nihilisme.

Ce que l'on pourrait dire concernant ce statut de l'œuvre de Nietzsche, je ne peux pas ne pas mentionner Foucault : il y a le séminaire de Foucault qui s'appelle « *leçon sur la volonté de savoir* ». En le relisant et en essayant de comprendre certains passages, je me suis dit que cela serait utile que j'en parle dans le cours, d'une façon autre que j'avais pensé l'utiliser.

Ce qui est important chez Foucault, c'est cette volonté de savoir, de continuer l'œuvre de Nietzsche, son œuvre généalogique, de la démonter, de voir quels sont les ressorts, qu'est ce qui se passe sous cette volonté de savoir qui devient hégémonique, envahissante, prédominante. Au point que toutes les connaissances doivent passer sous la coupe et le modèle du savoir objectif, ce qui est capital chez Foucault, c'est cette généalogie de la volonté de savoir. Il le fait de deux façons : du côté des sciences humaines, ce sont les œuvres comme « *l'histoire de la folie* », « *les mots et les choses* », « *surveiller et punir* » ; donc tout un pan du travail de l'œuvre de Foucault, qui la généalogise, c'est à dire l'histoire des sciences humaines. Je vous avais la dernière fois indiqué que dans les sciences humaines, Foucault ne rangeait pas la psychanalyse, puisqu'il lui donnait un statut à part et vous aviez vu pourquoi, au delà de la représentation dans son rapport à ce qui est la condition de la représentation, et donc un rapport à la vérité.

C'est donc le premier plan de cette généalogie des sciences humaines, l'homme vivant, travaillant, parlant, et vous avez la psychologie, une partie de la théologie, la linguistique, l'économie politique etc....

Et puis il y a un deuxième versant de l'œuvre de Foucault qui est complémentaire au premier, c'est ce qu'on va appeler l'herméneutique. C'est à dire, la connaissance, le savoir que nous tentons de prendre de nous même, pas en tant qu'homme, mais en tant que réalité singulière, unique, le soi dans son unicité et sa singularité.

Foucault pense qu'à côté du savoir, de son développement, de son extension, avec l'apparition des sciences physiques, sciences naturelles et des sciences humaines, il y a toujours eu, dans la culture occidentale du moins, avec les Grecs et le christianisme, il y a eu un autre versant, une autre dimension qui est la connaissance de soi, le rapport de soi à soi dans son unicité, dans sa singularité, ce qu'il appelle le souci de soi.

Avec cette dimension nous allons voir apparaître la vérité, en tant qu'elle est distincte du savoir. Comment ça s'opère ? Le projet général de Foucault a été de faire une philosophie qui ne soit plus une philosophie du sujet ; ce que l'on a appelé les philosophies du sujet, ce sont des philosophies qui sont apparues à partir de la Renaissance, en particulier avec Descartes puis Kant, Hegel, la philosophie qui va jusqu'à Husserl et la phénoménologie, celles qui ont été dites « *philosophies du sujet* ».

Donc en finir avec la philosophie du sujet, tel est le mot d'ordre que se donne Foucault. Il veut déconstruire ce qui passe pour évident et allant de soi, c'est à dire l'appréhension de nous même comme des sujets pensants, libres et responsables, des sujets conscients etc...

Pour faire cette déconstruction, cette généalogie du sujet, il va dans la seconde partie de son œuvre, se pencher sur ce savoir de soi, par soi qui serait dans la culture occidentale une dimension indépendante de la constitution des savoirs.

Il va appeler cette connaissance de soi par soi, l'herméneutique, c'est à dire déchiffrer en lecture des signes, lecture interprétative, dans les thèses de Foucault, c'est que le sujet dans sa tentative de connaissance de soi est nécessairement en rapport avec quelque chose comme la vérité et que cette vérité est indépendante du savoir et de ses procédures. La connaissance de soi, l'herméneutique, met en place des techniques de soi, il y a des techniques pour se connaître, se connaître en vérité. Des techniques qui vont permettre à la vérité du soi de se manifester, d'apparaître.

Parmi ces techniques générales, il y a quelque chose de très important pour la culture occidentale d'aujourd'hui ; ça a été les procédures qui ont été mises en place par le christianisme. Toute l'étude de Foucault passe pas ces procédures, ces techniques de connaissances de soi qui ont été mises en œuvres par le christianisme. Il va appeler ça des procédures de "*véridiction*" qui sont des techniques qui nous permettent de poser les conditions par lesquelles la connaissance de moi même devient vrai quand je me rapporte à moi même (le rapport à soi, le concept de base).

Dans la connaissance qu'il tente de lui même, le sujet va utiliser des techniques de connaissance de soi que l'on va appeler techniques de "*véridiction*" qui nous disent, quand cette connaissance de soi peut être considérée comme vrai.

Donc ces techniques de "véridiction" deviennent capitales dans toute l'œuvre de Foucault, de la fin de sa vie, ne porte plus sur le pouvoir, elle porte essentiellement sur cette constitution de ce sujet Européen et de son rapport aux techniques de vérité qui lui permettent (à ce sujet) de se connaître, de se construire, de s'appréhender ; évidemment pour Foucault, le soi qui est connu n'est pas indépendant des techniques qui permettent de le connaître. Ces techniques le produisent comme corrélant, c'est à dire que dans ce rapport à moi même il faut que j'utilise et que je me range sous l'autorité de tel ou tel type de "véridiction", je vais me transformer ou je vais m'apparaître à moi même comme étant ainsi autrement, comme ayant tel type d'être. Autrement dit, l'être que je vais être va être le corrélant de la technique que j'utilise pour me connaître. Donc c'est en ça qu'elles deviennent capitales ces techniques de "véridiction", il y a des procédures qui rendent vrai.

Je vais vous lire un passage de Foucault, la question quand on est du côté de l'herméneutique, la connaissance de soi, la question n'est pas de savoir si ma pensée est vraie dans le sens où elle serait en adéquation avec la réalité, ceci est du côté des savoirs objectifs, la question n'est pas : est ce que je me trompe en pensant ce que je pense ? Mais la question est : n'ai je pas été trompé par la pensée qui m'est venue ; donc là on est au niveau de la connaissance de soi dans le christianisme sortie des Grecs, l'originalité profonde du christianisme par rapport aux Grecs est dans cette connaissance de soi même, ce n'est plus le souci de soi, c'est autre chose, avec les termes de l'église et tout le courant monastique, il va s'élaborer des techniques de connaissance de soi ; donc la vérité ce n'est plus de savoir si quand j'ai une pensée c'est un réel par rapport à un extérieur, mais de savoir si ma pensée est une véritable pensée, authentique, c'est à dire est en elle même et par elle même c'est à dire d'où vient-elle, d'où est ce qu'elle provient cette pensée ?

La pensée qui me vient, je cite Foucault décrivant la pensée monastique d'après Cassien, connu dans la région pour avoir fait construire deux abbayes à Marseille, en particulier St Victor : *« Cette pensée, indépendante de la vérité des choses qu'elle représente, n'est-elle pas une illusion de ma part au sujet de moi même, l'idée lui est venue de jeûner. Jeûner est une bonne chose puisqu'elle fait partie du règlement de la communauté monastique, c'est une idée certainement vraie, mais peut être a-elle été suggérée non pas par Dieu mais par Satan, (c'est très subtil) il me souffle de jeûner pour entrer en compétition avec les autres moines qui sont en train de jeûner, et non pas pour accomplir une action conforme et bonne mais tout simplement pour l'emporter sur eux et être le meilleur au jeûne, volonté de puissance donc. Autrement dit cette idée vient de mauvais sentiments qui se mêle à un projet qui en lui même est sain, ainsi l'idée est vraie au regard du monde extérieur ou du monde de la communauté monastique, mais l'idée est impure puisque par son origine elle s'enracine dans de mauvais sentiments, vouloir l'emporter sur les autres, être le premier, ce qui contrevient aux écritures d'égalité, de modestie etc... »*

Qu'est ce qui se passe dans ce nouveau type de rapport à soi, ce que l'on cherche c'est la vérité de l'idée, est-elle pure ou impure ? Est-elle le fruit de mauvais sentiments ? Et c'est ça qu'il faut aller traquer. Nous devons déchiffrer dans l'herméneutique nos pensées subjectives qui doivent être interprétées, examinées minutieusement aux racines de leur origine, voilà ce que nous dit Cassien.

Il y a un second volet, il faut détecter ces idées, mais comment savoir, si c'est Satan ou si c'est Dieu, si c'est pur ou impur, une bonne ou mauvaise intention, comment savoir ? Et bien c'est l'aveu qui va être une technique de "véridiction" qui va me permettre de savoir la vérité, pourquoi l'aveu serait-il capable de jouer ce rôle de vérité, puisqu'on a ces pensées à l'intérieur de nous même, à quoi ça sert d'aller le dire à quelqu'un d'autre ? C'est là qu'est le génie du catholicisme, du christianisme : c'est qu'il soupçonne que ça ne suffit pas de les reconnaître en soi, de se dire en soi qu'on a une volonté qui n'est pas très pure, comme être le champion du jeûne.

Pourquoi le fait d'aller le dire à l'autre, et bien dit Cassien, là c'est une preuve qui nous permet que la vérité se manifeste : parce que ce qui fait la différence entre les bonnes et les mauvaises pensées selon Cassien, c'est que l'on ne peut pas faire référence à celles qui sont

mauvaises sans difficulté. Parce qu'on peut se dire que l'on a fait quelque chose de pas très bien, mais aller le dire à quelqu'un d'autre, c'est plus compliqué, c'est encore plus difficile, ça résiste encore plus, on rougit en les disant, on cherche à cacher ses propres pensées, à soi même on ne peut pas puisqu'on est au courant, mais on cherche à les cacher aux autres qui ne voit pas jusqu'au fond de mon âme avec l'intention avec laquelle je fait ça. Donc le dire à l'autre (même s'il est muet, qu'il ne le répétera pas), c'est difficile.

Voyez pourquoi Foucault dans ses études des procédures de "véridiction" et la technologie de l'aveu, s'imaginer peut être à tort, mais lui pense qu'il est en train de faire l'archéologie de la psychanalyse. Si on hésite à dire ses pensées à quelqu'un d'autre, le supérieur, le directeur de conscience, le confesseur, là c'est un critère qu'elles ne sont pas aussi bonnes qu'elles paraissent l'être. Une mauvaise pensée produite au jour perd aussitôt son venin dit Cassien.

Autrement dit voyez la lumière, l'autre à qui l'on fait l'aveu, à qui l'on confesse, il est l'intermédiaire entre la lumière de Dieu, la vérité et le sujet, c'est pourquoi dans la rupture avec les protestants, l'église catholique, maintiendra toujours la nécessité de la confession à quelqu'un d'autre, c'est ainsi justifié théoriquement, ce n'est pas arbitraire. C'est une démarche réfléchie des prêtres qui réfléchissaient beaucoup, ils ont tellement réfléchi qu'ils nous ont légué ce type de rapport à soi qui imprègne encore bon nombre de nos institutions et de nos lois.

Qu'est ce que veut dire Foucault en faisant tout ce travail sur l'antiquité, sur le christianisme primitif ? C'est évidemment notre situation actuelle qui l'intéresse, d'abord pour montrer que ce que nous tenons comme stable, évident, allant de soi, suppose une lente construction, avec des arbitrages, qu'il n'y a aucune nécessité, aucune finalité dans ceci, et donc que ce que l'on a construit, on pourra le déconstruire.

Autre chose qui est très important, c'est de remettre à sa place cette volonté de savoir, devenue hégémonique, qui fait que toutes nos connaissances sont fondées sur ce type de connaissances rationnelles. Et donc de ressusciter, de réinstaurer, de faire réapparaître cette dimension du repère à soi qui était si présente chez les grecs avec le souci de soi, puis avec le christianisme et les procédures de l'aveu. Que toute cette dimension là, est toujours dans les sociétés occidentales, cette obligation à la vérité sur soi, cette obligation à se connaître, à chercher qu'elle est notre vérité, désirs dans lesquels on est tous pris, que toute cette dimension là c'est quelque chose qu'il faut absolument réinstaller, d'une autre façon en inventant les équivalents dont nous avons besoin, pour modérer, remettre à sa place cette volonté de savoir qui nous étouffe, qui nous dessèche, qui nous vide de sens et de spiritualité.

Foucault le dit dans son dernier séminaire « *le courage de la vérité, l'Herméneutique de soi* », c'est une dimension spirituelle qui se trouve totalement shuntée, exclue de nos manques de connaissances de notre rapport avec nous même. Autrement dit une technique comme l'aveu, qui est un mode de création du sujet chrétien par des procédures qui l'on crée qui l'on engendré, c'est des procédures qu'il appelle de subjectivation. Vous pouvez dire de ces procédures que c'est de la répression, c'est du pouvoir (ces pauvres crétins il ont cru à ça, ils ont obéi à ça), mais en même temps, vous voyez que ces procédures de subjectivation, même si elles sont un jeu de pouvoir/savoir, elles sont en même temps des pôles de résistance, en tant que le savoir et le pouvoir ne peuvent fonctionner que sur des sujets libres qui ont toujours une capacité de résistance.

Donc en même temps que se met en place cette technique, en même temps se met en place une libération, pour vous peut être illusoire, la libération qu'un homme peut trouver en s'approchant d'une lumière autre que celle de la raison ou de nos sciences humaines et d'autres psychologies, il trouve une illumination, une transfiguration qui est une libération.

Sur quel critère au nom de quoi on pourrait dire que ce n'est pas une libération? On voit comment les techniques de subjectivation sont à la fois du pouvoir/savoir de la domination et en même temps de la libération. Ce qui avait fait la révolution du livre qui s'appelle « *la volonté de savoir* » c'est qu'il mettait fin au gauchisme on est en 1976, Foucault se fâche avec Deleuze et tous les autres à ce moment là.

A cause de ce livre parce qu'il est en train de dire : la répression ça n'existe pas vraiment, les hypothèses subversives sont complètement fausses, le pouvoir ne réprime pas, tous les

pouvoirs sont des stratégies, des moyens pour inciter, créer et faire avancer un certain nombre de choses, de les produire, de les faire exister ; donc le pouvoir n'a pas pour essence de réprimer, d'interdire, de dire non (slogan de 1968 il est interdit d'interdire).

Non il dit le pouvoir ce n'est pas ça, le vrai pouvoir c'est celui qui est positif, c'est un ensemble de stratagèmes, d'éléments, de facultés qui sont mis en place, pour créer, faire avancer, faire apparaître un certain nombre de comportements, un certain nombre de choses, et dans l'hypothèse répressive, reliée évidemment au capitalisme, c'est la rupture de Foucault avec ce type d'idéologie, ce type de philosophie avec le pouvoir et la société. Ça a été un grand livre, parce qu'il nous a obligé à repenser notre rapport au pouvoir et surtout notre rapport à la vérité en tant qu'elle est distincte du monde des savoirs et des erreurs qui sont constitutifs de ce savoir.